

Balles Dum-dum.

Sa Majesté l'empereur au président Wilson.

Grand quartier général, le 4 septembre 1914.

Je considère qu'il est de mon devoir, Monsieur le Président, de vous faire part, à vous le représentant le plus distingué des principes de l'humanité, qu'après la prise de la forteresse de Longwy mes troupes y ont découvert des milliers de cartouches dum-dum toutes fabriquées dans un atelier spécial du gouvernement. Des projectiles identiques ont été extraits des blessures des morts et de blessés et trouvés sur des prisonniers français aussi bien qu'anglais. Vous savez quelles blessures et douleurs épouvantables ces balles occasionnent, combien leur emploi est sévèrement interdit par les règles reconnues du droit international. C'est pourquoi, je vous adresse une protestation solennelle contre cette manière de faire la guerre qui grâce aux méthodes de nos ennemis est devenue une des plus barbares que connaisse l'histoire. On n'a pas seulement employé ouvertement la population et a minutieusement organisé de longue main sa participation à la guerre. Les cruautés commises même par des fermes et des ecclésiastiques dans cette guerre de guérilla qui n'épargne pas des blessés, des médecins et le personnel féminin des ambulances (des médecins ont été tués, des ambulances attaquées à coup de fusil) étaient telles, que mes généraux ont été enfin forcés de recourir aux moyens les plus rigoureux pour punir les coupables et empêcher une population sanguinaire de continuer de tels assassinats et infamies. Par un pur souci de défense personnelle et pour la protection de mes troupes il nous a fallu détruire plusieurs villages et même la ville ancienne de Louvain, sauf le bel hôtel de ville. Le cœur me saigne en voyant que de telles mesures sont devenues inévitables et en songeant aux nombreux innocents qui ont perdu leur foyer et leur propriété par suite des procédés de ces criminels.

Guillaume I.R.

Déclaration du chancelier de l'empire von Bethman Hollweg
à l'"Associated and United Press", New York.

Grand quartier général, Septembre 1914.

Je ne sais ce qu'on pense en Amérique de la guerre actuelle, mais je suppose qu'entretiens l'échange des télégrammes entre l'empereur d'Allemagne, l'empereur de Russie et le roi d'Angleterre a été porté à la connaissance du peuple américain. Cet échange fournit à l'histoire la preuve irréfutable que l'empereur d'Allemagne s'est donné jusqu'au dernier moment la plus grande peine imaginable à conserver la paix. Tous ces efforts devaient être vains, car la Russie était décidée à la guerre à tout prix et l'Angleterre qui, pendant une dizaine d'années, avait encouragé le nationalisme germanophobe en Russie et en France, lais-

Intercale: ces armes cruelles, mais le gouvernement belge
a aussi encouragé

sait passer inutilisée la brillante occasion qui s'offrait alors de confirmer son amour de la paix si souvent prêché par elle; ainsi la guerre aurait pu être évitée au moins entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre.

Quand un jour les archives s'ouvriraient au public, le monde entier apprendra, combien de fois, et ce fut bien souvent, l'Allemagne a tendu une main amie à l'Angleterre, mais l'Angleterre a toujours refusé l'amitié de l'Allemagne. Jalouse du développement de l'Allemagne et dominée par la conviction qu'elle était surpassée dans bien des domaines par le savoir et l'assiduité allemande, elle voulut terrasser brutalement l'Allemagne, comme elle avait jadis terrassé l'Espagne, la Hollande et la France. Elle crut que c'était maintenant le moment favorable, et c'est ainsi que l'entrée des troupes allemandes en Belgique lui offrit un prétexte bienvenu de prendre part à la guerre. Quant à l'Allemagne elle était forcée d'envahir la Belgique, parce qu'il lui fallait devancer l'invasion préméditée des troupes françaises et parce que la Belgique n'attendait que leur arrivée pour se joindre à la France. Qu'il ne s'agisse que d'un prétexte, est prouvé par le fait que Sir Edward Grey avait promis déjà dans l'après-midi du 2 août, c'est-à-dire avant la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, l'aide sans condition de l'Angleterre dans le cas où la flotte allemande attaquerait les côtes françaises. La politique anglaise ne connaît point du tout de scrupules, et c'est ainsi que le peuple anglais, qui est toujours donné pour le champion de la liberté et du droit, s'est allié à la Russie, c'est-à-dire au représentant du despotisme le plus horrible, au pays qui ne connaît aucune liberté religieuse et intellectuelle, qui foule aux pieds la liberté des peuples comme celle des individus. L'Angleterre commence déjà à s'apercevoir qu'elle s'est trompée dans son calcul et que l'Allemagne devient maître de ses ennemis. C'est pour cela qu'elle essaie à présent par les moyens les plus pitoyables de nuire autant que possible à l'Allemagne dans son commerce et dans ses colonies.

Elle pousse le Japon à entreprendre un coup de main contre Kiautschou, elle conduit les nègres d'Afrique au combat contre les Allemands dans les colonies, sans se soucier des conséquences que son acte entraîne pour la communauté culturelle de la race blanche, et elle ouvre une campagne de mensonges contre nous, après avoir coupé les communications de l'Allemagne avec le monde entier.

C'est ainsi qu'elle racontera à vos compatriotes que les troupes allemandes ont brûlé et saccagé des villages et des villes belges, mais elle leur cachera bien que les jeunes filles belges ont crevé les yeux à des blessés étendus sans défense sur le champ de bataille, que des fonctionnaires de villes belges ont invité nos officiers à dîner et les ont tués lâchement à table d'un coup de feu. Contrairement au droit international toute la population civile de la Belgique a été appelée aux armes et s'est levée lâchement contre nos troupes avec les armes cachées et une perfidie incroyable après avoir d'abord feint un aimable accueil. Des femmes belges ont coupé la gorge aux soldats allemands en quartier chez elles pendant leur repos. L'Angleterre ne racontera rien non plus des balles dum-dum qui ont été employées par les Anglais et les Français, malgré toutes les conventions et le masque hypocrite d'humanité. Vous pouvez les voir ici dans les paquets originaux, tels que nous les avons trouvés sur les prisonniers français et anglais.

Sa Majesté l'empereur m'a donné plein pouvoir de dire tout ceci et de déclarer qu'il a confiance absolue dans les sentiments de justice du peuple américain qui ne se laissera pas tromper par la guerre de mensonge que nos ennemis mènent contre nous.

Quiconque a vécu en Allemagne depuis le commencement de la guerre a pu observer le relèvement moral des Allemands qui, menacés de tous les côtés, partent pour la guerre pour la défense de leur droit d'existence. Il sait que ce peuple est incapable de cruauté inutile et de brutalité. Nous vaincrons grâce à la force morale de nos troupes et finalement les mensonges les plus grossiers ne pourront obscurcir ni nos victoires, ni notre droit.

v. Bethmann Hollweg.

LA VÉRITÉ SUR LOUVAIN.

témoignage d'un Belge.

Un Belge de distinction donne sur la foi du serment devant notaire hollandais la description véridique du châtement infligé à Louvain. Comme il est lui-même Louvaniste son témoignage a double valeur. Il établit d'abord que les autorités civiles et religieuses ont averti le peuple de ne pas tirer: dans des sermons, sur des placards, dans des proclamations elles ont répété ces avertissements.

Voici ce qu'il raconte:

Merccredi 19 août. Les troupes belges quittent Louvain au matin. Entre 12 et 2 heures on entend la canonnade et la fusillade que l'arrière-garde belge ouvre contre l'armée allemande. Les Allemands entrent vers 2 heures et 2 1/2 heures de la nuit aux accents de la musique et en chantant des airs patriotiques. L'autorité militaire allemande ordonne qu'on reste chez soi à 8 heures du soir et édicte la peine de mort contre ceux qui aurent des armes chez eux.

Vendredi, Samedi et Dimanche. Calme absolu.

Lundi, 24 août. Le commandant allemand de la place fait venir vers deux heures toute la garde civique à l'hôtel de ville: elle doit servir d'otage, au cas où l'on tirerait sur les soldats. Sur la remarque du commandant de la garde civique on convint d'une autre méthode: le clergé se chargeait d'avertir tous les citoyens pour leur prêcher le calme. Le doyen de Louvain accomplit immédiatement ce souhait et fit prêcher le calme dans toutes les églises aux citoyens de la ville.

Mardi, 25 août. Le soir vers 5 1/2 heures de nouvelles troupes arrivent; à 6 1/2 heures on sonne l'alarme; à 7 3/4 heures on entend dans les rues des coups de fusil, justement à la même heure où la sortie des troupes d'Anvers s'effectue. - la fusillade dure pendant des heures. Des blessés allemands qu'on nous apporte racontent que les personnes civiles ont tiré sur la troupe: eux-mêmes ont vu des soldats allemands tomber à leurs côtés. - Le médecin militaire allemand vient chez nous et se plaint qu'on ait tiré plusieurs fois sur lui. Nous fuyons à la cave pour être en sûreté. Ainsi se passa la nuit.

Merccredi, 26 août. Des gens demandent à être admis chez nous. Nous sommes obligés de les renvoyer. Le médecin militaire qui vient panser ses malades nous protège. Deux otages dont l'un

est le vice-recteur de l'université viennent chez nous et racontent qu'on les fusillera si on ne cesse de tirer sur les troupes dans la ville. Les deux otages proclament cela à haute voix dans les rues de la ville. Le médecin militaire les ramène et demande deux autres otages pour continuer la proclamation afin que le calme revienne et que la fusillade cesse. Ces otages vont chez le commandant de place, qui fut très poli et voulait justement leur donner un passe-port quand la fusillade recommença devant l'hôtel de ville. Les otages furent retenus et obligés de marcher toute la nuit à travers la ville et de même le jour suivant. Un des otages me raconte qu'il a vu et entendu qu'on tirait sur eux des fenêtres et des caves.

Jeudi le 27 août. Tous nos efforts ont été vains. Le commandant de place ordonne à présent que tout le monde doit fuir de suite vers la gare, parce que la ville sera bombardée. Nous-mêmes crions à haute voix en français et en flamand cet ordre après que les clairons ont sonné et que les tambours ont battu. Nous rassemblons en toute hâte différents objets, mais on tire toujours. À la gare nous rencontrons des connaissances et partons pour l'Allemagne. Cette description, je la puis certifier sur la foi du serment et sur mon honneur de prêtre. Je suis ecclésiastique bien connu, né Belge et citoyen de Louvain. J'ai moi-même été otage.

LA TRAGÉDIE DE LOUVAIN.

Du Dr George Wolfsohn, Berlin.

Dans la nuit du 24 au 25 août nous fûmes envoyés, tous deux médecins, à Louvain pour y soigner les malades et blessés. La ville semblait être en plein repos. Les habitants étaient d'une amabilité presque outrée; nous fûmes surpris toutefois de voir plusieurs groupes rassemblés aux coins des rues et sur le marché. On ne pouvait cependant soupçonner rien de sinistre. Toute la journée se passa calme et tranquille.

Vers 11 après-midi on entendit le son du canon au nord de Louvain; le bruit se rapprochait peu à peu jusqu'à environ 15 km. Le soir en conséquence l'alarme fut sonnée. Les quelques ^{Belges} qui se trouvaient par hasard à Louvain furent rassemblés sur le marché et tenues prêtes pour la marche. Nous étions précisément au bureau du commandant lorsqu'un colonel nous annonça l'arrivée d'un régiment très fatigué et lui chercha des quartiers. Bien que nos hommes aient été sur pied plusieurs jours et nuits, ils durent continuer la marche en avant sans délai pour renforcer nos troupes au nord de Louvain.

L'alarme et le bruit non équivoque du canon mettaient plutôt mal à l'aise; cependant aucun Allemand à Louvain ne pensait à un danger grave. Nous fûmes donc d'autant plus surpris par les affreux événements de la soirée, événements inoubliables pour ceux qui en furent les témoins. À l'approche de l'obscurité nous étions tranquillement assis au Café Royal prenant une chape de bière. Le café donne sur la place de l'église au pied de la superbe cathédrale et vis-à-vis de l'hôtel de ville, un des plus beaux chefs-d'œuvre d'architecture en Belgique. Le local était rempli de soldats, tous de bonne humeur.

Tout-à-coup dans le voisinage il y eut un crépitement suivi aussitôt d'un grand bruit sourd; les vitres tremblaient, les mai-

bons semblaient chanceler. Au premier moment l'idée nous vint que des soldats belges étaient entrés dans Louvain pour nous surprendre. Mais bientôt nous pûmes constater que l'attaque venait des habitants; de presque toutes les maisons des environs on ouvrait une vive fusillade. Les soldats présents se retirèrent dans les cages d'escalier, étant trop exposés au feu le long de la large façade du café. Le patron avait disparu; il devait se trouver à un des étages supérieurs. Nous sommes convaincus qu'il était du complot. Nous autres officiers avions déclenché nos revolvers que nous tenions braqués sur les trois portes de l'appartement où nous attendions à tout moment une intrusion. Au dehors la fusillade continuait. Une patrouille envoyée par le commandant frappa à la porte et demanda s'il y avait encore des soldats allemands; la maison devait être évacuée de suite, car on allait l'incendier. Notre troupe passa donc au milieu d'un danger de mort continu jusqu'à l'hôtel de ville où le commandant était installé.

Une impression indescriptible s'empara de nous à l'entrée de ce merveilleux édifice de paix: les superbes tapis, les splendides peintures murales, même ironie en cette heure de péril; seul un tableau de Meunier dans l'antichambre (une femme penchée sur un malade) semblait s'inspirer de notre situation. Nous autres médecins nous dûmes aussitôt vaquer au travail, car le nombre des blessés n'était pas petit. Pour autant que nos moyens improvisés nous le permettaient, nous pansions les blessures. Puis vinrent les scènes les plus déchirantes: les hommes surpris dans les maisons au moment de la fusillade et amenés ligotés à l'hôtel de ville sont fouillés des pieds à la tête. Sur beaucoup d'entre eux on trouva des armes et des cartouches. Quelques visages montraient une rage incompréhensible, d'autres une douleur profonde, la plupart une angoisse et un désespoir déchirants. Les officiers allemands assistaient à la scène les traits empreints d'une solennelle gravité. Plus d'un pouvait à peine retenir une larme de compassion.

Au dehors cependant un incendie terrible faisait rage. Avec rapidité les flammes s'emparaient d'une maison après l'autre. Des pignons et des murs s'écroulaient bruyamment; en un instant une pluie d'étincelles couvrit toute la place. On tâchait d'arrêter le feu; car l'hôtel de ville était menacé. Il fallut plusieurs heures pour assurer la conservation du superbe édifice.

Sur l'ordre du général commandant nous conduisîmes une troupe de blessés de l'hôtel de ville au lazaret. Il fallut passer par une rue où nous essuyâmes tout le temps des coups de feu. Nos porteurs belges menaçaient de retourner et de s'enfuir dans les maisons. Nous les entourons et les forçons à marcher. Au bout de la rue un détachement de nos propres soldats nous voit venir. Ils épaulent et visent sur nous, ne nous reconnaissant pas dans l'obscurité. Au dernier moment nous parvenons à nous faire connaître. Jamais nous n'avons passé si longue et si effroyable nuit que celle-là. Aucun de nous ne savait s'il rentrerait le lendemain dans ses quartiers. Nous habitions un hôpital dans une rue écartée et tranquille. Même là cependant régnait le tumulte. Le lendemain on put constater quel affreux combat avait eu lieu dans toute la ville. Presque partout gisent des chevaux morts à côté de sacs et de caisses de munitions et de cadavres.

Le directeur de la DEUTSCHE BANK, M. Helfferich, qui a voyagé à travers la Belgique les premiers jours de septembre, publie dans la "Norddeutsche Allgemeine Zeitung" ses impressions comme suit:

Quelques localités sont entièrement détruites, parfois par suite de combats violents qui y ont eu lieu, parfois aussi en punition d'attaques perfides après capitulation. Ainsi la petite ville de BATTICE a été incendiée parce que son bourgmestre, après avoir d'abord souhaité la bienvenue au commandant d'un détachement allemand, fit feu sur lui en même temps que de toutes les fenêtres on ouvrait une violente fusillade sur la colonne allemande dans la rue. Par contre la ville industrielle de VERVIERS est parfaitement intacte. LIEGE même montre seulement quelques endroits de traces de la guerre. En face de l'université par exemple on voit une série de maisons en ruines. En effet, après l'occupation de la ville par nos soldats des gens avaient tiré de là sur nos troupes; on croit que c'étaient des étudiants russes. Le plus beau pont de Liège et la plupart des ponts de la Meuse ont été détruits bien inutilement par les Belges eux-mêmes. Nos troupes les ont remplacés rapidement. Entre LIEGE et TIRLEMONT l'aspect est, à part quelques endroits, tranquille, comme si l'ennemi n'avait jamais passé là. Nulle part on n'a l'impression que nos soldats aient détruit et incendié sans y être forcés. Tirlemont même est complètement intact. A LOUVAIN seule la partie de la ville est brûlée d'où l'on a tiré sur nos troupes et où il y eut un combat continu dans la rue. Nos troupes ont sauvé ce qu'elles ont pu. (L'hôtel de ville est parfaitement conservé.) A BRUXELLES on n'a pas touché à un cheveu de quoi que ce soit. Les biens des habitants ont été scrupuleusement respectés. Les réquisitions des troupes comme les achats particuliers des soldats sont payés argent comptant. La grande région industrielle autour de CHARLEROI est pratiquement indemne. Les fabriques et usines sont intactes. Aux environs de MAUBEUGE la plupart des localités n'ont pas été sérieusement atteintes, mais celles dans les environs immédiats ont beaucoup souffert, comme elles se trouvaient à portée des canons de la forgeresse. Ici le Dr Helfferich remarque que les soldats anglais pris lors^{es} sorties de la garnison de Maubeuge disaient avoir reçu leurs munitions d'un dépôt installé à Maubeuge; or, comme le calibre du fusil anglais ne coïncide pas avec celui du français, il faut, en conclusion, qu'on y avait installé un dépôt spécial pour les soldats anglais. Sur ceux-ci on trouva de grandes quantités de balles dum-dum. Dans la région entre Sambre et Meuse les habitants revenaient après que de violents combats y eussent eu lieu. Les habitants s'étaient convaincus que le soldat allemand est l'homme le plus pacifique du monde pourvu qu'on n'attente pas à sa vie. Dans la vallée de la Meuse, DINANT est complètement détruite, les habitants ayant subitement attaqué nos troupes après plusieurs jours d'occupation paisible. C'est pour le même motif qu'ARDENTHE a dû être détruite en grande partie. La plupart des autres localités de la vallée de la Meuse n'ont rien eu à souffrir des horreurs de la guerre. L'impression générale c'est que nos troupes n'ont commis des ravages que là où les dures nécessités du combat les y ont forcés ou bien là où les habitants se sont attirés par leur attitude des représailles sérieuses. En beaucoup d'endroits on peut voir com-

326 p. 4
mont nos soldats se sont donné du mal pour limiter les ravages au strict nécessaire et épargner tout ce qui pouvait être épargné. Une des tâches les plus importantes du gouvernement général allemand sera de raviver l'essor de l'industrie, de la culture et du commerce.

LETTRE D'UN RÉSERVISTE A SA FEMME.

Nous poursuivions notre chemin. Nous arrivâmes à un village qui n'était pas encore détruit. Il était à peu près 11 heures. A peine le premier véhicule était-il entré au village, qu'on tira déjà dessus. Ordre d'avancer fut tout de même donné à des carabiniers. C'était terrible, on tirait sur nous de toutes les fenêtres, caves, etc. et nous ripostions. Nous tuâmes plusieurs des militaires. Dieu merci, nous eûmes pas de pertes, mais deux de nos chevaux furent tués. De l'autre côté du village campait par hasard une compagnie d'infanterie, qui nous porta secours.

Dans la ville suivante ce ne fut pas mieux. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu, on fit feu sur nous de tous les côtés. Nous entendions sans cesse siffler les balles. Il était à peu près deux heures de la nuit. Nous ne pûmes maîtriser l'ennemi et nous dirigeâmes vers les champs par le chemin le plus court pour gagner tout d'abord le terrain libre. Nous y restâmes jusqu'à l'aube. Deux de nos camarades avaient été grièvement et un légèrement blessés. Quand il fit clair, personne n'osa plus nous molester. Les deux localités furent entièrement incendiées le lendemain par l'infanterie appelée à cette fin. A l'endroit où nous nous trouvons actuellement, la population semble plus paisible.

(Magdeburger Generalanzeiger du 28 août 1914)

LETTRE D'UN CAVALIER.

..... Il y a quelques jours une grange, dans laquelle dormait une patrouille de cavalerie, fut fermée pendant la nuit par des habitants du village et ensuite incendiée. Le village fut réduit en cendres et le maire ainsi que l'instituteur fusillés.

(Leipziger Tageblatt du 21 août 1915.)

En vente

fr. 0.25